

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 7 (1874)

**Artikel:** La crise théologique en Amérique : ou le scepticisme moderne  
**Autor:** Blauvelt, Auguste  
**Kapitel:** III: Ce que nos laïques ont à faire à ce sujet  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379171>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

sique, des mathématiques ou de la logique. Car par science j'entends toute connaissance qui repose sur une évidence et un raisonnement de même nature que ceux qui emportent notre assentiment aux propositions scientifiques ordinaires. Et si quelqu'un est capable de prouver que sa théologie repose sur une évidence valable et sur un raisonnement sain, j'estime qu'une pareille théologie doit prendre place comme partie constitutive de la science. »

Voilà donc le gant que les sceptiques modernes jettent aujourd'hui, et cela presque avec défiance, aux pieds des partisans du christianisme. Laisant de côté toute matière philosophique controversée, ils disent : Fondez les faits surnaturels du christianisme sur une base d'évidence et de raisonnement de même nature que ce qui attire notre adhésion aux propositions scientifiques ordinaires, sinon nous ne pourrons jamais rien avoir affaire avec ces faits du christianisme. Qui donc parmi les partisans modernes du christianisme relèvera le gant ? Les théologiens de profession sans doute le feront, semble-t-il au premier abord. Mais après mûr examen, le fait semble être au contraire que devant le problème qui se pose aujourd'hui, savoir de placer la foi et le système chrétiens sur une base vraiment scientifique, les théologiens de profession sont et seront même toujours plus ou moins impuissants. S'il en est ainsi il faut que les laïques chrétiens relèvent le gant, ou bien que tous les partisans du christianisme confessent en chœur qu'ils n'ont pas de base réellement scientifique pour asseoir leur croyance aux traits surnaturels de leur système religieux.

### III. Ce que nos laïques ont à faire à ce sujet.

Le seul but d'une investigation réellement scientifique, en religion comme en toute autre matière, est simplement de trouver et de constater la vérité. « Or, dit l'évêque de Gloucester et Bristol, en dépit de toutes leurs fautes, les hommes sont certainement aujourd'hui à la recherche de la vérité. Il peut y avoir de mauvaises applications de la critique histori-

que, un usage malheureux du témoignage réel de la science et une fausse manière de le comprendre, mais après tout il y a sûrement une recherche de la vérité. » Du reste les sceptiques modernes ne sont pas assez confiants en eux-mêmes pour prétendre avoir seuls une sorte de monopole de la vérité. Au contraire. Renan dit que personne n'est si complètement dans la vérité que son adversaire soit complètement dans le faux, ou comme s'exprime Spencer: « Personne n'a complètement tort. »

Mais nous avons ici dès le début touché manifestement à une hypothèse que le vrai théologien ne pourrait jamais accorder pour un seul instant comme base d'investigation entre lui-même et les penseurs les plus avancés et les plus téméraires de notre époque. Prenons par exemple le sujet de la valeur des Ecritures comme preuve. Le théologien insistera sans doute sur le fait que dans tel ou tel sens positif, la Bible doit avoir l'autorité décisive dans toutes les déclarations données comme parole de Dieu. Le libre penseur tout aussi sûrement et avec la même énergie insistera sur ce que les évangiles eux-mêmes ne peuvent au contraire avoir plus de valeur dans une discussion que celle, comme dirait Strauss, d'une production mythologique, ou, comme dirait plutôt Renan, d'une biographie légendaire. Comprend-on qu'un zélé partisan de l'inspiration plénière puisse concevoir qu'une assertion si monstrueuse à l'endroit de l'Ecriture, repose sur la moindre trace de vérité? Que fera donc le théologien dans le cas supposé? Trop souvent il se transformera immédiatement en un pur controversiste et entreprendra de défendre contre tous et avec toutes sortes d'armes possibles que l'opinion du théologien sur les Ecritures est tellement incontestable et absolument vraie que l'opinion des incrédules doit être complètement et incontestablement fausse.

Mais quelle est la seule impression que puisse faire ce controversiste purement théologien sur les principaux sceptiques modernes ou leurs disciples avoués? Sans le savoir ou le vouloir, dit Renan, la controverse religieuse est toujours déshonorée. Ce ne peut être toujours son affaire de discuter avec

indépendance et d'examiner avec anxiété, mais au contraire de défendre une doctrine déterminée et de prouver que qui s'en écarte est ou ignorant ou deshonnête. Calomnies, fausses interprétations, falsifications d'idées ou de mots, arguments pompeux sur des points qui ne sont pas maintenus par l'opposant, cris de victoire sur des erreurs qu'il n'a pas commises, aucune de ces armes ne paraît indigne à ceux qui se croient appelés à défendre les intérêts de la vérité absolue. Renan ajoute que personne n'est vraiment tolérant tant qu'il se croit, lui, entièrement dans le vrai et son opposant entièrement dans le faux. Or c'est tout particulièrement le controversiste purement théologien qui est coupable de cette animosité presque amère et impitoyable existant malheureusement entre les partisans et les détracteurs du christianisme. Cette animosité, dit H. Spencer, est « fatale à une juste appréciation d'un parti par l'autre. » Chaque combattant, voyant clairement sa propre manière de concevoir la question, a taxé son opposant de stupidité ou de manque de bonne foi, parce qu'il ne voyait pas de même que lui ; tandis que chacun aurait dû avoir l'impartialité de passer du côté de son opposant et de regarder comment il se pouvait qu'il vît autrement. Plus nous aimerons la vérité et non la victoire, plus nous désirerons reconnaître ce qui conduit nos opposants à penser comme ils le font, et plus aussi nous tendrons à compléter la portion de vérité que nous avons trouvée, au moyen de la portion trouvée par eux. Il est donc évident que le controversiste purement théologien, ne peut accomplir d'autre mission à l'égard des sceptiques modernes que celle de gâter toujours plus les affaires. Tout ce que l'on pourra donc faire pour l'écarter sera autant de gagné pour empêcher au moins les flammes de l'incrédulité de s'étendre d'avantage, car cette sorte de « défenseur de la foi » n'est qu'un brandon de discorde, pour ne pas dire pis encore. Mais le pur théologien est en soi tout aussi dénué de vocation dans cette affaire que le controversiste théologien. Car d'abord ce n'est pas plus l'affaire de l'un que de l'autre de « discuter avec indépendance et d'examiner avec anxiété, » mais l'un comme l'autre doit « défendre une doc-



trine déterminée. » Le théologien pur peut sans doute, pour le besoin de l'argumentation, supposer, par exemple, que la question de savoir si les Ecritures sont substantiellement la Parole de Dieu ou un produit mythique ou légendaire reste ouverte ; il est toujours tenu d'arriver à la doctrine prédéterminée que la première de ces vues est la vraie. Renan remarque que si Channing engage les hommes à faire par eux-mêmes des recherches, il n'entre pas dans son idée qu'une recherche indépendante puisse mener personne hors du christianisme. Ainsi en est-il en général, quand le théologien entreprend bravement d'examiner si tel dogme donné de son système religieux est faux ou vrai ; il ne songe jamais que en fait, après avoir discuté avec indépendance, examiné avec anxiété, on puisse jamais arriver à la conclusion que ce dogme est certainement faux, mais il est au contraire par avance engagé et décidé à arriver à la seule conclusion qu'il est incontestablement vrai. S'il aperçoit quelque danger d'être amené au delà de son but prédéterminé, en s'abandonnant librement et pleinement à la preuve, il doit alors toujours et aussitôt se tourner bravement contre le courant de tous les faits et le remonter, en vue de sauver sa vie théologique jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Le théologien orthodoxe, remarque Renan, peut se comparer à un oiseau en cage ; toute liberté de mouvement lui est enlevée. Le théologien libéral est un oiseau auquel on a coupé quelques-unes des plumes de ses ailes. Vous le croyez son propre maître, et il l'est en effet jusqu'au moment où il essaye de voler. Alors vous vous apercevez qu'il est tout autre chose qu'un enfant de l'air. Bref le théologien n'est libre que de prouver que son dogme est vrai, mais absolument tenu de ne pas prouver qu'il est faux. C'est très bien tant qu'une investigation parfaitement libre et sans crainte de la question prouvera qu'il est vrai. Mais dans le cas contraire qu'arrivera-t-il ? Le théologien pur ne peut plus rendre service qu'à ceux qui comme lui sont déterminés d'avance à défendre, d'une manière théologique ou même sous forme de controverse, la vérité du dogme attaqué, qu'il soit vrai ou non. Quant à ceux dont le seul intérêt est de démon-

trer que le dogme est faux, s'il l'est en fait, ils s'éloignent du théologien pur et se tournent pour trouver la lumière vers ceux qui sont, dans le sens le plus strictement scientifique, des chercheurs parfaitement libres et sans crainte de la vérité. Non-seulement le théologien pur, du moment qu'il tentera de rechercher librement la vérité dans les questions fondamentales de la religion devra pour la raison mentionnée, s'apercevoir qu'il ne possède la liberté que d'un côté : mais s'il essayait jamais sérieusement de briser sa chaîne, il verrait bientôt qu'il est fortement et définitivement retenu, pieds et poings liés, dans de lourdes chaînes qu'il ne saurait rompre. Qu'un homme par exemple qui est théologien de profession, commence à se dire qu'il veut sans crainte aucune soumettre à un examen parfaitement indépendant tous les dogmes chrétiens mis en discussion, puis, lorsqu'il saura la vérité, la proclamer quelle qu'elle puisse être. Aussitôt il se souvient qu'il est lié en tous sens par l'attente du public chrétien et en même temps par ses propres engagements très honorables, formels, légaux ou ecclésiastiques à être fidèle à la secte chrétienne particulière dans laquelle il est prédicateur de l'Evangile ; de sorte que si jamais il arrivait dans ses études privées à conclure à la fausseté d'un dogme déterminé de son église, il se garderait bien de le proclamer formellement ou publiquement, à moins d'être décidé à renoncer à sa position ecclésiastique. En outre supposé qu'une défection de ce genre fût possible à quoi pourrait-elle aboutir ? « Si, un ecclésiastique, dit Froude, troublé par les sujets difficiles qui le préoccupent, incapable d'accorder des vérités scientifiques récemment découvertes avec les formules établies exprime ses perplexités, aussitôt il s'élève un cri pour réclamer qu'il soit réduit au silence, foulé aux pieds ; si on ne le punit plus dans son corps, on débute par le priver de ses moyens d'existence et une ingénieuse tyrannie se charge de l'empêcher de s'en procurer de nouveaux. »

Le fait est que le théologien de profession s'est non seulement engagé, moyennant salaire à ne pas chercher dans les questions vitales la vérité d'une manière indépendante en dehors des croyances de sa secte, mais encore qu'il ne peut

envisager qu'en frissonnant la simple perspective d'être amené à le faire.

Et cependant il y a aujourd'hui dans certains parages influents une tendance marquée à presser et à encourager le clergé à s'exprimer d'une façon parfaitement indépendante dans les matières religieuses sans s'inquiéter des dogmes établis. Froude dit par exemple : « On nous sert les lieux communs professionnels d'hommes qui ont un fort intérêt temporel à défendre l'institution qu'ils représentent. Nous sommes curieux de savoir ce que pense cette partie du clergé qui aime la vérité sans tenir compte de ses perspectives terrestres. » Il ajoute : « Que ceux qui sont le plus capables de former une saine opinion, après avoir examiné les rapports de la science, de l'histoire avec ce qui passe aujourd'hui pour révélation, nous disent franchement ce qu'il y a parmi les doctrines populaires, de fermement *établi*, d'incertain, et peut être de mal compris. »

Tout cela est bel et bon, à condition de rester dans les limites convenables. Les laïques ont sans doute le droit de demander beaucoup dans ce sens des « administrateurs de leurs intérêts spirituels » dont « on paye les loisirs afin qu'ils prennent soin de ces choses. » Il était grand temps par exemple qu'en Angleterre le clergé formât *la société d'apologétique chrétienne* (*Christian Evidence Society*) dont nous avons parlé plus haut. Mais l'objet de cette société et de tout autre mouvement semblable entrepris par le clergé contre le scepticisme moderne se trouve, cela va sans dire, renfermé dans des limites bien définies : Quel que soit le nombre des « doctrines populairement enseignées, » qui pourront se trouver n'être pas justifiées d'une façon convenable, après avoir examiné tous les rapports de la science, de l'histoire, avec « ce qui passe aujourd'hui pour révélation, » l'intention décidée des théologiens est aujourd'hui de démontrer enfin d'une façon déterminée et d'une manière conforme aux besoins de la pensée et de la culture modernes tout cet ensemble de doctrines courantes. Il n'entre pas dans l'esprit des hommes engagés dans l'entreprise dont nous parlons qu'il puisse y avoir dans les doctrines reçues quelque chose à abandonner

comme incertain ou mal compris. L'ecclésiastique doit aller loyalement jusque-là. Mais si les hommes de lettres modernes cherchent à le pousser plus loin, jusqu'à dire ce que parmi les dogmes chrétiens reçus il regarde comme incertain et erroné, il doit alors s'arrêter avec résolution pour aussi longtemps qu'il reste responsable d'une paroisse et réclame le droit de monter en chaire. Il doit se souvenir ici qu'il est poussé hors de ses propres limites à une discussion libre de difficultés théologiques contre laquelle s'élève avec indignation tout principe d'honneur professionnel, ainsi que toute obligation légale, ecclésiastique et morale. Si la théorie populaire de l'adhésion aux « Trente-neuf articles » est vraie, dit Froude, et si ces articles sont des articles de foi, un être humain raisonnable, à peine sorti de l'enfance, s'engage à admettre une longue série de propositions inextricables et excessivement difficiles de théologie abstraite. Il prend l'engagement de ne jamais vaciller, ni douter, de ne jamais laisser ébranler son esprit, quel que soit le poids des arguments ou de l'évidence mise en œuvre pour peser sur lui. C'est-à-dire il promet de faire ce qu'aucun homme vivant n'a le droit de faire. » Mais malgré tout cela, le théologien de profession ne peut jamais changer le fait qu'il a promis de faire cela ; si ses opinions changent il peut ou bien les garder dans le secret, ou bien supporter les conséquences légales et ecclésiastiques de son aveu. Si donc ce devait jamais être un cas de conscience pour quelque théologien de profession de proclamer ouvertement tel dogme chrétien incertain et tel autre erroné, que sa conscience d'une façon ou d'une autre soit mise à l'aise. Mais en même temps, dès qu'il aura commencé à critiquer le dogme chrétien reçu, qu'il ne continue pas un instant à réclamer la position ou les appointements d'un prédicateur loyal des dogmes mêmes qu'il combat. Qu'il accepte sa destitution, qu'il recoure à quelque honnête emploi civil pour gagner sa vie, ou même qu'il mendie son pain de porte en porte, si cela est nécessaire, mais qu'il se garde lui-même avec un soin jaloux de porter en rien atteinte à la fidélité et à la vérité. Mais supposons qu'au contraire il veuille décidément monter en chaire, et

dénonce les dogmes arrêtés de l'église chrétienne particulière à laquelle il a promis fidélité, tandis qu'il continue à se faire entretenir par ses paroissiens. Dans ce cas pourquoi ne s'élèverait-il pas aussitôt un cri pressant réclamant de le réduire au silence, de le fouler aux pieds, et puisque les châtiments corporels ne sont plus de mise aujourd'hui dans sa vocation, de le priver des moyens d'existence ? Pourquoi les chaires et la presse religieuse ne pourraient-elles pas « retentir contre lui du vieux cri de sacrilège ? pourquoi l'antique engin des tribunaux ecclésiastiques ne s'ébranlerait-il pas en grinçant sur ses gonds rouillés ? pourquoi la dénonciation et l'anathème du bon vieux temps ne prendraient-ils pas la place du raisonnement ? » Du point de vue des autorités théologiques et des paroissiens qui l'entretiennent, l'ecclésiastique en question s'est évidemment rendu coupable du plus éclatant sacrilège ; les tribunaux civils ou les simples cours ecclésiastiques suivant les cas doivent intervenir pour le condamner ; il a pleinement droit non pas à des raisons mais bien à la dénonciation et à l'anathème. Si c'était dans toute autre profession que la théologie qu'il eût commis un pareil attentat contre ses engagements et ses obligations, il n'y aurait personne en effet pour mettre en question l'à-propos de ce procédé dans un cas pareil. La vérité est, comme dit Froude lui-même, que « la discussion ne peut être libre tant que le clergé, en prenant un autre parti que celui qui lui est imposé, est soumis à la persécution et à la privation de ses moyens d'existence ; elle ne peut être libre tant que l'expression d'un doute est considérée comme un péché par l'opinion publique, comme un crime par la loi. » Par conséquent, lancer dans l'église chrétienne des appels incendiaires excitant le clergé à une libre discussion des difficultés religieuses modernes, malgré ou même contre les dogmes chrétiens arrêtés, c'est là, toutes les conditions du problème étant dûment considérées, agir avec autant de cruauté que d'étourderie. Puis en publiant son célèbre « Appel à la libre discussion des problèmes théologiques » par les théologiens de profession, Froude était loin de se douter lui-même de l'effrayante liberté que devrait avoir



cette discussion pour qu'il fût possible de se rendre compte jusqu'au fond des exigences religieuses de notre époque. Prenons par exemple la question vitale des vues modernes sur l'Écriture. Nous avons déjà vu plus haut notre brillant auteur appeler bravement de ses vœux « une édition des évangiles où les difficultés ne seraient ni passées sous silence avec une commode négligence, ni indiquées avec une indifférence affectée. » Et juste un peu auparavant il déclarait tout aussi bravement : Tout homme qui a été élevé chrétiennement désire rester chrétien, or quiconque sait quelque peu ce qui se passe dans le monde, réclame qu'on lui dise quelle preuve peut invoquer le Nouveau Testament pour être reçu. Toute autre histoire miraculeuse est discréditée comme légende. Nous voulons qu'on nous montre de bonnes raisons pour maintenir la seule grande exception. » Il va sans dire toutefois, comme Renan le remarque pour Channing, que s'il engage les hommes à faire par eux-mêmes des recherches, il n'entre pas dans son idée qu'une recherche indépendante puisse mener personne hors du christianisme. De même nous devons reconnaître au sujet de Froude que, tout en réclamant si courageusement une pleine et hardie investigation de la question moderne des évangiles il ne s' imagine pas un instant qu'une pareille investigation puisse avoir pour résultat de convaincre que, si toute autre histoire miraculeuse doit être discréditée comme légende, les évangiles mêmes ne font pas la moindre exception. Ayant été « élevé chrétiennement » il « désire rester chrétien » dans ses vues sur l'Écriture. Or comme il le dit ailleurs : « L'inspiration de la Bible est le fondement de toute notre foi, et c'est une chose terrible pour nous d'être dans l'incertitude sur l'étendue de l'inspiration ou sur ce que la Bible garantit comme vrai et sur la manière dont elle le fait. » C'est-à-dire que pendant qu'il réclame que le clergé dise hardiment son sentiment sur les difficultés qui se rattachent à la controverse biblique moderne, il souhaite et il espère le voir se tirer de ces difficultés non-seulement d'une façon honorable mais encore victorieuse. Que si par aventure on n'arrivait pas à établir au moins la vérité historique des

« principaux faits de l'histoire évangélique » par exemple, il n'aurait plus la moindre patience. Mais supposons que la libre discussion des difficultés en question dût, de l'avis de certains ecclésiastiques, aboutir au contraire à la conclusion que, même quant aux principaux récits d'ordre surnaturel, l'histoire évangélique n'est qu'un tissu d'erreurs historiques ! S'il s'agit de questionner « ce clergé dont l'amour de la vérité n'est pas dépendant des perspectives terrestres, » il est évident que ce clergé-là est aussi libre de dire que la Bible abonde en mythes et en légendes, que de dire qu'elle est la parole même de Dieu, s'il est conduit à ce résultat par un examen attentif des problèmes débattus.

Ou bien prenons la question plus importante encore de la personne de notre Seigneur. Ici, malgré la foi de dix-huit siècles, le savant moderne réclame, comme dit Renan, le droit de citer devant son tribunal l'homme dont le front nous semble toujours entouré de l'auréole de la divinité. Bien plus, on prétend de nos jours que l'historien de Jésus doit être aussi libre dans son jugement que l'historien de Bouddha ou de Mahomet. Mais qu'arrivera-t-il si, comme résultat de la libre discussion de la question qui se présente à nous, un ecclésiastique conclut que le dogme traditionnel de la divinité de notre Seigneur est non-seulement incertain, mais évidemment erroné et que sans aucun doute il faut se ranger à l'opinion de Strauss que Jésus ne fut qu'un prétendant à la divinité, appuyant ses prétentions au moyen de vulgaires tours de thaumaturgie ? Un tel ecclésiastique ne peut sauvegarder sa bonne foi que si en montant en chaire il proclame exactement et franchement les résultats auxquels il est arrivé sur ce sujet. Ou bien supposons que ce soit l'existence même et la personnalité de Dieu lui-même qui soit prise pour sujet d'investigation complète, sincère. Si, malgré tous les dogmes établis, l'ecclésiastique chrétien doit avoir réellement la liberté de signaler ce qu'il y a d'incertain ou d'erroné, dans les doctrines courantes il devra alors se trouver investi non-seulement de cette liberté non limitée qui peut convenir à quelque Froude chrétien se trouvant parmi ses paroissiens, mais il devra posséder aussi une liberté absolue qui seule satis-



fera le scepticisme moderne plus exigeant d'une autre classe de ses auditeurs. Il devra donc avoir le droit de déclarer qu'il a abouti au panthéisme, au matérialisme, à l'athéisme même, comme il aurait eu celui d'avouer son théisme chrétien.

Renan déclare que les études critiques au sujet des origines du christianisme ne pourront dire leur dernier mot que lorsqu'elles seront cultivées dans un esprit séculier et non religieux, selon la méthode des Grecs, des Musulmans, des Hindous, hommes étrangers à toute théologie et ne songeant ni à approuver, ni à déprécier, ni à défendre, ni à démolir les dogmes. Voici donc qu'un des esprits les plus marquants, un des savants les plus influents de notre époque, nous invite à débattre les problèmes les plus importants de la religion dans un esprit non-seulement non théologique, mais encore non religieux, purement séculier et scientifique. « Tout le système d'éducation moderne, dit le duc de Somerset, tend au même résultat. Des hommes qui ont été instruits soigneusement à se défier de l'autorité, et à s'en rapporter pour l'acquisition de la connaissance à l'expérience, à l'analyse et à une patiente recherche, ne peuvent plus se dépouiller d'une habitude d'esprit qui est devenue une partie de leur nature. Il faut ou bien qu'ils suppriment et rejettent toute pensée religieuse, ou bien qu'ils appliquent aux documents de la religion révélée le même esprit d'investigation qui a rouvert les sources de l'histoire et étendu le domaine de la science. » Il est nécessaire d'ajouter quelques mots au sujet de l'esprit purement séculier et non religieux du savant, en opposition à l'esprit différent du théologien, quand il s'agit de questions positivement religieuses. Le savant est donc, suivant la remarque de Renan citée plus haut, étranger à toute théologie, il ne songe ni à applaudir, ni à déprécier, ni à défendre, ni à démolir les dogmes. Il résulte de là qu'il est donc complètement libre à l'égard des doctrines généralement admises dans les églises chrétiennes, et auxquelles nous avons vu que le théologien a au contraire subordonné son propre choix, son propre sens du vrai et du faux, de façon à ne plus pouvoir être un investigateur indépendant de la vérité. Ne s'étant point engagé à prêcher ou à défendre une vue quelcon-

que de la foi chrétienne, n'étant point payé pour cela, le savant, lui, est également libre d'arriver à cette conclusion-ci ou à cette conclusion-là, comme bon lui semble, et de la prêcher. S'il choisit, d'après la lumière qu'il possède sur le sujet, de dire que la Bible est inspirée, que Jésus est divin, qu'il existe un Dieu personnel, c'est fort bien; dans le cas contraire, il ne viole aucun vœu, il n'insulte et n'outrage aucun patron. Le théologien au contraire est pieds et poings liés par lui-même et vis-à-vis des autres, alors qu'il aborde hardiment l'examen scientifique de sa propre foi et de son propre système religieux.

Au premier abord : « Pour des hommes ou des femmes d'une piété tendre et sensible, dit Froude, un examen du fondement de leur foi paraît choquant ou profane. Et toutefois cette dévotion de la piété est un élément excellent. Révéler est bon, mais seulement à la condition que l'objet du respect soit une chose digne d'être révérée. » « La religion, dit Max Müller, est un objet sacré et a droit à notre plus profond respect. Mais le vrai respect ne consiste pas à déclarer un objet, parce qu'il nous est cher, impropre à un libre et honnête examen. Le vrai respect se montre en traitant tout sujet, pour si sacré, pour si cher qu'il soit à nos yeux, avec une parfaite confiance, sans crainte et sans faveur, avec une loyauté envers la vérité qui jamais ne fléchisse ou ne fasse de compromis. » Mais supposons que l'esprit religieux devienne, pour des raisons pareilles, assez irrespectueux pour s'engager dans un sérieux examen en vue de se rendre compte de la foi à la divinité de notre Seigneur. Il n'en reste pas moins vrai que du point de vue strictement religieux, des croyants dévoués « ne sont pas, dit Liddon, à la recherche de la vérité, ils en jouissent. Il est même pénible pour eux de penser à prouver une vérité qui est maintenant la vie même de leurs âmes. Dans toute leur activité spirituelle, dans leurs prières, dans leurs méditations régulières, dans leur étude de la sainte Ecriture, dans leurs pensées habituelles à l'égard de l'éternité future, ils prennent la divinité de Christ pour accordée, et il ne leur arrive jamais de mettre en question une réalité dont ils savent qu'ils reçoivent continuellement de nouveaux courants de lumière, de chaleur et de force. »

Tous les croyants chrétiens ne possèdent pas cependant en ceci l'esprit purement religieux. Par toutes leurs dispositions intellectuelles ils sont plutôt forcément amenés à chercher, à douter, à être plus ou moins incrédules, tant qu'ils ne se sont pas rendu compte des bases de leur foi. Les chrétiens de ce genre ne sont donc pas empêchés de chercher à se rendre scientifiquement compte des bases de leur propre foi religieuse, ni parce qu'ils la regardent comme trop sacrée pour être examinée, ni parce que leur pieuse jouissance est trop excessive pour qu'ils puissent penser à l'analyser et à la démontrer. En même temps ces hommes ne doutent d'aucun dogme vital du christianisme, mais ils sont même prêts à proclamer toute la foi chrétienne à la face du monde entier, et à la défendre aussi, s'il est besoin, au milieu du péril. Et avec tout cela à quoi sommes nous arrivés? Nullement à avoir un chercheur indépendant et scientifique de la vérité religieuse. Au contraire nous avons toujours affaire uniquement à un homme qui sans aucun doute se croit déjà en pleine possession de toute la vérité religieuse, et qui dans sa forme inférieure est un controversiste purement religieux, et même dans sa forme supérieure rien de plus qu'un simple dogmaticien en théologie. Tant que ce genre d'investigateurs religieux peut avancer en restant dans la supposition qu'un libre et courageux examen des bases de sa foi religieuse aura indubitablement pour résultat de le rendre toujours plus capable de démontrer la validité de ses dogmes, c'est le plus brave des braves. Changez la position, et vous avez une tout autre espèce de héros. La simple supposition qu'une recherche libre et courageuse de la vérité chrétienne pourrait faire de lui un sceptique au sujet des moindres points de la doctrine chrétienne, suffirait à le rendre tout tremblant. Mais qu'une fois il entrevoie la possibilité qu'une pareille recherche de la vérité le conduise en définitive à devenir incrédule dans ses vues sur l'Écriture, moqueur quant à Christ, panthéiste, matérialiste ou même athée quant à Dieu, et son cœur se défendra à l'instant même à la pensée d'une entreprise de ce genre.

Certes les plus ardents champions de la religion chrétienne

sont loin de se figurer combien leur courage dépend presque uniquement de la confiance implicite avec laquelle ils entreprennent et poursuivent leurs plus hardies recherches, quant au comment et au pourquoi des dogmes chrétiens généralement reçus. Si cette confiance commence une fois réellement à vaciller, aussitôt la défaite, la déroute, la panique se lisent sur leurs pâles figures. Mais supposons que surmontant ses obstacles intérieurs, tenant au respect, à la pieuse jouissance, à la confiance implicite, le théologien chrétien commence à se dire : Parmi les hommes les plus sincères et les plus capables il en est un si grand nombre aujourd'hui, si profondément ébranlés dans leurs vues religieuses, il y a tant de savants et de penseurs profonds ouvertement hostiles à la foi et au système chrétiens ; il est grandement temps de voir exactement ce qui est vrai et ce qui est faux parmi les dogmes chrétiens courants. Eh bien ! même alors il est inhérent à la nature de la situation, que le théologien conduise toujours son examen, en vue d'établir la validité d'un dogme chrétien quelconque, obéissant en cela à la tendance entière de son éducation, à tous ses préjugés, à toutes ses présuppositions, à toutes ses préventions, qui l'entraînent comme une marée presque irrésistible dans l'unique direction de son propre point de vue religieux. « Soutenir que le clergé qui est mis à part pour étudier un objet spécial, doit être la seule classe de personnes à laquelle il soit interdit d'avoir une opinion indépendante sur ce sujet, ce serait, dit Froude, comme prétendre que les juristes ne doivent pas prendre part aux amendements de la constitution, que les ingénieurs doivent se taire sur la mécanique, et si quelque amélioration est nécessaire en médecine que les médecins n'ont rien à dire là-dessus. » Mais chacun voit évidemment, pouvons-nous répondre ici, qu'il est absolument impossible que le théologien de profession puisse, comme le réclame bien évidemment notre époque, avoir la liberté de discuter les questions religieuses fondamentales qui sont aujourd'hui soulevées devant le public qui pense et demandent à être examinées et résolues. Quand même il serait libéré de tout engagement formel de prêcher les dogmes chrétiens reçus, fût-il expressément salarié

pour prononcer un verdict parfaitement indépendant sur la question de savoir combien de ces dogmes sont incertains ou erronés, même alors il faudrait à l'ecclésiastique chrétien bien des années pour s'accoutumer à une étude privée, libre et courageuse de ces questions, avant qu'il pût se libérer de mille habitudes mentales et de mille sentiments qui le rendent totalement incapable de remplir la tâche en question. Le duc de Somerset, avons-nous vu, observe que tout le système d'éducation moderne séculière tend à contraindre les laïques ou à repousser toute pensée religieuse, ou à appliquer aux documents de la religion révélée le même esprit libre et indépendant d'expérience, d'analyse et de patiente recherche qui appartient à toutes les investigations dans le champ de la science; si cela est vrai, il l'est tout autant, pouvons-nous dire, que l'éducation théologique traditionnelle tend à produire comme un état d'esprit contraire qui fait que le clergé doit ou abandonner et repousser toute tendance et habitude de pensée religieuse, ou ne pas appliquer aux questions fondamentales en rapport avec la foi et le système chrétiens, un pareil esprit d'investigation. Mais outre « la liberté intérieure du sentiment et de l'intelligence à l'égard de certaines présuppositions religieuses et dogmatiques, » l'investigateur moderne des grandes questions religieuses, doit posséder encore, d'après Strauss, une « indifférence scientifique à l'égard des résultats et des conséquences. »

Tout le monde n'a pas la réserve de passer sous silence le plus inférieur des côtés de la question, l'intérêt que les théologiens de profession ont à proclamer et à défendre les vues chrétiennes courantes. Froude, par exemple, leur fait l'injure de déclarer plus haut « qu'ils sont fort intéressés à défendre des institutions qu'ils représentent; » puis il ajoute qu'il désire « savoir ce que pensent ceux d'entre les ecclésiastiques dont l'amour pour la vérité est indépendant des perspectives terrestres. » Il y a certainement aujourd'hui et surtout dans l'église d'Angleterre bien des théologiens qui considèrent leur profession presque exclusivement du point de vue de leurs revenus. Conserver un bon salaire permettant de mener une vie oisive, avancer de position



en position, constitue pour eux le *summum bonum* de leur état d'ecclésiastique. Mais les hommes cultivés doivent savoir à merveille que cette classe de théologiens de profession se gardera bien de soulever la moindre difficulté au cas où l'on en viendrait une fois à attaquer ouvertement les dogmes chrétiens courants. Que cette manière d'être un pasteur chrétien devienne bien rétributive et populaire et ils n'hésiteront pas un instant à l'adopter. En fait ces hommes, qui ne font que suivre l'armée de Christ, ces purs esclaves du pouvoir parmi les ministres chrétiens, ce sont eux qui sont les lâches, les vrais théologiens, renégats, commençant déjà à céder aux insultes et à la pression du mouvement moderne anti-dogmatique et à monter de propos délibéré en chaire pour déclarer catégoriquement « combien d'entre les doctrines populairement enseignées, leur paraissent incertaines ou erronées. » Quant à ceux qui refusent avec fermeté d'entrer dans une « libre discussion des difficultés théologiques » tout à fait inconciliables avec leurs engagements formels au sujet des dogmes chrétiens, ce sont justement les ecclésiastiques qui au fond sont le moins affectés dans leur ministère chrétien par leur position actuelle ou leur perspective d'avenir.

Sans doute ils peuvent justement se trouver aujourd'hui dans une position élevée et toucher de beaux émoluments et cela purement à cause de leur fidélité et de leur zèle à maintenir les idées chrétiennes courantes : mais que les temps changent, que cette même fidélité, ce même zèle en viennent à leur coûter non-seulement la perte de tout ce qu'ils acquièrent aujourd'hui par leur moyen, mais encore de tout ce qu'ils sont, espèrent et ont, et ils n'en adhéreront pas moins aux vues en question. C'est ici que se trouveront, s'il devait jamais en être besoin, les martyrs et les confesseurs des doctrines populairement enseignées aujourd'hui dans l'église chrétienne. Ils ne défendent nullement ces doctrines parce qu'ils ont un grand intérêt temporel à agir ainsi. Ils les défendraient avec autant de zèle, même s'ils avaient un intérêt temporel beaucoup plus fort à ne pas le faire, mais plutôt à les attaquer. Ils ont la plus absolue conviction non-seulement de l'entière vérité de ces

doctrines, mais aussi de leur importance vitale pour toute la race humaine. Attendre de ces théologiens, lorsqu'il s'agit de points fondamentaux et essentiels, qu'ils admettent la proposition monstrueuse pour eux que tel dogme chrétien est incertain et tel autre erroné, c'est comme leur demander, à leur point de vue, de replonger le monde chrétien dans les ténèbres qui ont précédé le christianisme et de détruire ainsi la lumière et l'espoir éternels de toute la famille humaine.

C'est donc une parfaite impossibilité pour un vrai théologien de profession de discuter la foi et le système chrétiens, ne fût-ce qu'avec quelque chose de ressemblant à une « indifférence scientifique à l'égard des résultats et des conséquences. » Il pourrait mille fois siéger plus impartialement dans un jury où sa propre vie et sa propre fortune seraient en cause. Mais avec le pur chercheur scientifique de la vérité religieuse tout est ici entièrement changé. Il n'a aucune conviction absolue sur la vérité des idées chrétiennes courantes, ni sur leur importance pratique pour la société ou pour l'individu. Au contraire la seule chose qu'il cherche à connaître c'est si ces vues sont vraies ou fausses. Aussi tout ce dont il s'occupe, c'est simplement de se garder de toute erreur dans ses recherches. Tant que les résultats de ses recherches sont vérifiables d'un point de vue strictement scientifique, il lui est parfaitement égal de découvrir que les vues reçues sont vraies ou qu'elles sont fausses. « Nous ne cherchons, dit Renan, comme simple homme de science, que la pure vérité historique, sans l'ombre d'une-arrière pensée théologique ou politique ; » « nous contentant, ajoute Huxley, de suivre la raison et les faits en toute simplicité et honnêteté de dessein, où que cela puisse nous mener, dans la conviction qu'un enfer d'honnêtes gens serait bien plus supportable qu'un ciel de fourbes angéliques. » C'est donc aux théologiens de profession qu'il appartient dans la crise religieuse actuelle de provoquer, pour autant que cela est en eux, *la discussion et la défense* ; mais ils ne sauraient discuter les témoignages scientifiques en faveur de chacun des dogmes fondamentaux du christianisme de façon à répondre complètement aux exigences intellectuelles de la pensée et de la culture modernes.



Mais tout cela doit sans aucun doute être fait par les théologiens dans l'hypothèse que chacun de ces dogmes fondamentaux du christianisme est vrai. Sitôt que le problème ne consiste plus à établir théologiquement et à défendre un dogme donné comme vrai ; sitôt qu'il s'agit de déterminer scientifiquement si un dogme est vrai ou faux , aussitôt le rôle du théologien de profession est terminé. En d'autres termes un nouvel ordre d'activité chrétienne a été réellement créé par les circonstances spéciales de notre temps ; une activité pour laquelle le théologien proprement dit n'est pas plus fait originellement que pour les fonctions civiles ou le commandement militaire ; il est payé pour ne pas s'engager dans cette activité qu'il a promis expressément de ne pas exercer, pour la mise en œuvre de laquelle il est à tous égards rendu impropre par son éducation théologique tout entière, par toutes ses habitudes mentales , ses préjugés , ses préconceptions , ses préventions, ainsi que par un respect inévitable pour ce qu'il considère comme de la plus haute importance pour toute la race humaine.

La position n'est plus la même pour les penseurs et savants favorables au christianisme parmi les laïques. Au contraire, ils sont comparativement parlant libres intérieurement et extérieurement de servir ou plutôt de se proposer de servir la cause chrétienne. D'abord sans démission, ni déposition ils font déjà partie de la « communauté laïque. » S'ils se risquent à « exposer leurs perplexités, » personne si ce n'est une poignée de fonctionnaires d'une église locale n'a le droit de protester, et encore moins de les forcer à se taire. En outre, au lieu d'une éducation purement théologique , les laïques ont déjà été dans plusieurs cas « instruits soigneusement à se défier de l'autorité, et à s'en rapporter pour l'acquisition des connaissances à l'expérience, à l'analyse et à la patiente recherche. » Ils sont par conséquent relativement préparés dès le début à appliquer à toutes les questions touchant au christianisme le même esprit purement séculier et non religieux d'investigation que le savant sévère applique à toute question de son domaine spécial. Non-seulement ce champ particulier est aussi librement ouvert aux laïques chrétiens qu'il est fermé et muré pour le clergé ;

mais toute cette tendance de notre époque, qui a fait naître le besoin de discuter les dogmes chrétiens avec une méthode purement séculière et scientifique, au lieu d'être purement religieuse et théologique, toute cette tendance a été elle-même d'abord créée non par des théologiens, mais par des laïques. Ainsi Renan, Darwin, Huxley, Herbert Spencer et presque tous les autres fondateurs ou chefs distingués des écoles modernes de pensée anti-chrétienne, aujourd'hui populaires et puissantes, sont au nombre des laïques. Si les laïques ont eux-mêmes fait naître la nécessité de discuter, d'après des méthodes purement séculières et non religieuses, toutes les questions religieuses, auxquelles les théologiens de profession sont dans l'impossibilité de répondre, il est vraiment difficile de comprendre ce qui peut autoriser Froude à présenter sous forme de reproche le fait que lui et d'autres comme lui « n'ont rien à espérer des théologiens, à quelque école qu'ils puissent appartenir? » Pourquoi en serait-il autrement? Pourquoi les laïques chrétiens ne feraient-ils pas comme le propose Froude, pourquoi ne « prendraient-ils pas eux-mêmes la chose en main comme ils le firent à la Réformation? » En fait, à moins que nos hommes cultivés *anti-chrétiens* soient les seuls laïques suffisamment intéressés au sort du christianisme pour nous dire nettement, d'un point de vue scientifique « combien d'entre les doctrines populairement enseignées leur paraissent incertaines ou erronées, » il faut que les hommes cultivés *chrétiens* qui font partie des laïques se rallient à la rescousse. Pour nous ecclésiastiques chrétiens sans secours et enchaînés, nous désirons de notre côté, connaître ce que pensent sur tant de questions religieuses vitales ces *laïques* chrétiens « dont l'amour de la vérité est indépendant de leur avenir terrestre. » Nous devons protester contre le droit des « laïques instruits, des hommes de loi, des historiens, des savants, des hommes d'état » et autres semblables, de rester, comme Froude dit que c'était le cas en 1863, pour la plupart « silencieux ou modestement incertains. » Comparés au clergé ils sont non-seulement libres et à même d'aborder les graves conclusions religieuses de notre époque dans un esprit vraiment scientifique, mais, comme nous l'avons

vu plus haut, ils sont beaucoup plus tenus moralement de le faire que le clergé. Pour faire sentir toujours plus cette obligation morale à l'esprit et à la conscience des laïques instruits, revenons-en pour un moment au sujet vital choisi par Froude en 1864, pour un de ses plus importants essais : « *La critique et l'histoire évangélique*. » Il n'y avait, cela va sans dire, pas la moindre objection à ce que ce grand historien anglais en traitant ce sujet « exposât quelques difficultés dont il serait bon que la théologie anglaise contint une solution plus claire que ce n'était le cas. » Il n'y avait pas la moindre objection non plus à ce qu'il protestât avec éclat contre le fait que le clergé n'avait abordé ces questions, avant son traité sur la Bible, que tardivement et d'une manière superficielle. Mais que fait notre laïque après avoir lui-même traité la question d'une façon peu profonde et peu intelligente? Il s'excuse en prétextant sa qualité de littérateur et dit : « Mais l'objet de cet article n'est pas d'examiner telle ou telle théorie. Fort occupés d'autres professions, et trouvant à peine assez de loisir pour reconnaître combien le problème est compliqué, les laïques ne peuvent que se tourner pour réclamer du secours du côté de ceux qui sont mis à part pour être leurs directeurs en théologie. »

Maintenant nous ecclésiastiques, avons à notre tour un mot de réclamation à l'adresse de Froude. Après avoir exposé quelques difficultés, après avoir trouvé assez de loisir pour apprendre combien le problème évangélique moderne est compliqué, pourquoi entreprend-il alors de rejeter entièrement sur les théologiens le soin de tirer l'affaire au clair? Pourquoi en un mot n'a-t-il pas poursuivi ses propres recherches jusqu'à ce qu'il eût ou succombé ou réussi à trouver cette édition des évangiles qu'il réclame « où les difficultés ne seraient ni passées sous silence avec une négligence commode, ni indiquées avec une indifférence affectée? » Quand Strauss, par exemple, entreprit en 1835, au point de vue sceptique de la question, de donner cours à toutes les difficultés les plus scientifiques contre la Bible, il fit un travail complet. Que les laïques qui comme Froude, « élevés en chrétiens, désirent rester chrétiens » dans leurs vues sur l'Écriture, fassent au moins, quand ils se mettent

à défendre la Bible, un travail aussi complet que celui que font ces autres laïques qui l'attaquent. Ou bien prenons Renan, quoique ses livres ne soient pas théologiques, mais des recherches purement scientifiques, appliquant à la religion chrétienne les mêmes principes scientifiques de critique adoptés à l'égard des autres branches d'investigation. Comment ce laborieux membre de l'Institut a-t-il procédé à la composition et au perfectionnement de sa fameuse *Vie de Jésus*? S'est-il contenté de constater le problème compliqué, soulevant quelques difficultés de nature à embarrasser les théologiens, pour en appeler au clergé afin qu'il apaisât la tempête de doutes qu'il avait lui-même ainsi déchainée, et pour se récuser ensuite en prétextant sa profession séculière? Au contraire, nous avons vu plus haut avec quel soin Renan travailla pour sa *Vie de Jésus*, réfléchissant à son sujet jour et nuit, ne négligeant aucune source d'information ancienne ou moderne, dans toute la littérature; explorant en outre tout le pays de l'Evangile; tout cela avant de donner au monde son ouvrage; puis, plus tard se plongeant soigneusement pendant quatre années entières dans une masse immense et fastidieuse de critiques, en dépit des outrages et des calomnies, pour y trouver quelque suggestion en vue de donner à son ouvrage la forme définitive. Et ce qui est vrai de la *Vie de Jésus* de Renan, l'est aussi plus ou moins, avons-nous dit, de l'*Ecce Homo* de Seeley, de l'*Origine des espèces* de Darwin, des *Premiers principes* de Herbert Spencer, et en un mot de tous les ouvrages anti-chrétiens de ces auteurs ou d'autres encore qui ont produit dans toute la chrétienté une impression puissante, étendue et permanente sur les esprits d'hommes profonds. Ces ouvrages, répétons-le, ont été faits non-seulement par des génies de premier ordre, mais encore au prix de longues années d'une pensée profonde, d'une recherche sérieuse et du plus laborieux travail. Ce n'est que lorsque nous prenons des volumes chrétiens comme « *Théologie chrétienne et Scepticisme moderne* » par le duc de Somerset, ou des essais comme « *La critique et l'Histoire évangélique* » de Froude, que nous trouvons des livres de simples amateurs superficiels. Au lieu « d'études courtes et superfi-

cielles sur les grands sujets religieux, » il est grand temps que nos laïques instruits en fassent de longues et profondes.

Sans doute les laïques chrétiens peuvent se défendre en disant qu'ils ont toujours agi dans la supposition, qu'il appartient plus aux théologiens qu'à eux de se prononcer d'une manière compétente sur les grands problèmes religieux à l'ordre du jour. Et quant au passé on peut accorder la chose. Mais pour le présent ou l'avenir il faut désormais que l'on proclame et que l'on comprenne partout dans le monde chrétien que si les théologiens de profession ont sans doute leurs devoirs et leur responsabilité vis-à-vis des troubles religieux si sérieux de notre époque, les laïques chrétiens ont aussi les leurs. Aux théologiens de profession il appartient de discuter et de régler théologiquement pour ceux qui ont une instruction théologique, et aux laïques chrétiens de discuter et d'établir scientifiquement pour ceux qui ont une instruction scientifique, toutes les questions fondamentales au sujet de la religion, qui inquiètent aujourd'hui les esprits des penseurs dans toute l'étendue du monde chrétien. Ici nous ne devons pas oublier de mentionner et de saluer comme l'un des signes les plus encourageants dans l'état actuel du conflit au moins en Angleterre, le fait que déjà, contrairement à l'usage du passé, les laïques commencent largement et rapidement, avec plus ou moins d'intelligence, à se rallier à la rescousse. Ainsi tandis que toutes les conférences données de 1870 à 1871 sur le *Scepticisme moderne* devant la *Société d'apologétique* de Londres (Christian Evidence Society) avaient été faites par un théologien de profession, cinq des onze leçons du cours donné devant la même société de 1871-72 sur la *Foi et la libre pensée*, l'ont été par un chrétien laïque.

Cette activité chrétienne d'un nouveau genre qui incombe ainsi aux laïques chrétiens, en tant que distincts du clergé, est sans aucun doute l'une des plus sérieuses et des plus importantes qui aient jamais été confiées aux amis de Christ dans toute l'histoire du christianisme. Déjà dans le commencement du présent article, nous avons constaté le fait effrayant que comparées aux questions qui sont aujourd'hui portées devant les masses qui pensent et qui lisent, provoquant un examen



courageux et une réponse décisive, tous les problèmes religieux du christianisme, traités même à la réformation, ne sont pas de la plus petite importance. En somme, il n'était alors question entre chrétiens, simplement que des doctrines et des pratiques de cette église chrétienne qui, bien que divisée en sectes, conserve pourtant toujours, dans un sens ou dans un autre, la Bible comme un héritage commun, une espérance commune. Aujourd'hui au contraire ce ne sont pas seulement les Ecritures chrétiennes, mais les miracles chrétiens, le Christ chrétien, même le Dieu chrétien pour lesquels le monde chrétien est appelé à combattre et cela jusqu'au jour où tout sera perdu ou gagné : « Pendant quinze siècles de son existence, dit Froude, l'église chrétienne a été placée sous la direction immédiate du Saint-Esprit qui contrôlait miraculeusement ses décisions en excluant la possibilité d'erreur. Cette théorie sombra à la réformation, mais laissa derrière elle une idée confuse que la vérité théologique est en quelque sorte différente de l'autre vérité. » « M. Mansell nous dit que dans les choses de Dieu la raison sort de son domaine, et que nous devons accepter ce qui est établi, ou bien ne rien croire du tout. » Là-dessus Huxley remarque au contraire que « l'antagonisme actuel entre la théologie et la science ne provient pas de la présupposition adoptée par les savants que toute théologie doit nécessairement être exclue de la science, mais simplement de ce qu'ils ne peuvent accorder que la raison et la conscience aient deux poids et deux mesures... Il ne se peut que le fait de croire parce que l'autorité le prescrit ou parce que nous désirons le faire, qui est un vrai crime quand il s'agit d'objets d'un certain ordre, devienne, sous le nom de foi, la plus grande des vertus quand il s'agit d'objets d'une autre espèce. »

Rien ne peut être plus agréable à celui qui estime au plus haut prix l'exactitude rigoureuse de la science que l'essai de se passer de toute croyance, sauf de celles qui peuvent affronter la lumière, qui cherchent plutôt qu'elles ne fuient la critique. « C'est, dit H. Spencer, parce qu'il sent combien la valeur de la plupart des propositions de la science est au-dessus de toute contestation que le parti théologique la regarde avec une telle

frayeur. Ils savent que durant les deux mille ans de son développement, quelques-unes de ses principales branches, — les mathématiques, la physique, et l'astronomie, — ont été soumises à la critique la plus rigoureuse par les générations successives, et se sont néanmoins toujours plus fermement constituées. Ils savent qu'à l'inverse de tant de leurs doctrines, qui furent une fois universellement reçues et ont été d'année en année mises davantage en question, les doctrines de la science, d'abord reçues seulement par quelques savants isolés, ont lentement conquis une adhésion générale et sont maintenant en grande partie au-dessus de toute discussion. Ils savent que les savants dans le monde entier se contrôlent réciproquement de la manière la plus rigoureuse ; et que toute erreur est exposée et rejetée sans merci, sitôt qu'elle est découverte. « Ainsi pendant que le clergé est empêché d'examiner d'une façon parfaitement libre et courageuse jusqu'à quel point les dogmes chrétiens sont vrais ou faux, pendant tout ce temps, semblable à une marée montante, l'impression se glisse dans les esprits cultivés du monde chrétien que « la vérité théologique est en » quelque sorte différente de l'autre vérité, » et cela dans un sens auquel M. Mansell n'a jamais songé. On ne veut plus « accorder que la raison et la conscience aient deux poids et deux mesures. »

La religion doit être un sujet d'investigation dans le même sens scientifique que toute autre chose. Les dogmes que l'on dit trop profonds pour la raison, commencent à être très généralement estimés trop faibles pour supporter l'examen. Les objets de foi que les théologiens veulent préserver d'une façon si jalouse de toute investigation scientifique libre et courageuse sont de plus en plus suspectés d'être incapables de soutenir cette investigation. Il est naturel dès lors que de plus en plus on voie s'étendre et s'affirmer la prétention de se débarrasser de toutes les croyances, à l'exception de celles qui peuvent braver la lumière et appeler plutôt que fuir la critique.

Si l'on demande où, au point de vue purement scientifique on peut trouver de pareilles croyances, les savants répondront sans peine. Nous hommes de science, disent-ils, nous contrôlons



réciiproquement nos résultats personnels par le plus sévère examen, nous dénonçons et nous rejetons l'erreur dès qu'elle est découverte, et les grandes conclusions de la science sont de jour en jour mieux établies. Quant aux dogmes de la théologie, ajoutent-ils, c'est exactement l'inverse qui a lieu. La plupart de ces dogmes, à mesure qu'ils sont soumis aux épreuves scientifiques des âges successifs, sont de plus en plus renversés. Reçus presque universellement autrefois, dans des temps comparativement dépourvus de science, ces dogmes sont aujourd'hui de plus en plus universellement mis en question, condamnés, rejetés, par les hommes cultivés et les penseurs. Il est évident qu'à une époque où l'atmosphère intellectuelle est surchargée, jusqu'à faire explosion, d'un pareil esprit et d'une pareille tendance, il faut ou bien que les dogmes chrétiens soient appuyés réellement et solidement « sur une preuve et un raisonnement semblable à ceux qui réclament notre assentiment aux propositions scientifiques ordinaires, » ou bien que les hommes de pensée et de culture, qui ont déjà si largement parcouru le monde chrétien en apôtres heureux de vues anti-chrétiennes sur Dieu, Christ, la révélation, voient avant longtemps le nombre de leurs disciples devenir plus effrayant encore qu'il ne l'est aujourd'hui, partout où ils répandront leurs doctrines.

Mais le christianisme sera-t-il capable de supporter un examen scientifique complet ? S'il ne l'est pas, tant pis pour lui. Car comme nous l'avons déjà remarqué, si le christianisme veut prétendre à être pris au sérieux par la classe cultivée déjà fort nombreuse et par les bataillons serrés qui la suivent, il doit se hâter alors de se faire accepter de leur part, exactement comme le font d'autres objets d'étude. Sinon, chacune des diverses formes de religion aujourd'hui mises en avant au nom de la pensée et de la culture moderne pour prendre la place du christianisme poursuivra ses succès plus ou moins éclatants dans sa tentative de s'emparer du gouvernement des esprits. Et il ne faut pas que nous chrétiens nous nous fassions illusion en pensant que les hommes de pensée et de culture qui demandent aujourd'hui une base scientifique pour

leur foi religieuse appartiennent tous à la « génération actuelle d'incrédules. » Bien au contraire, nous ne savons ce qu'ils deviendront demain, mais il est constant qu'ils réclament aujourd'hui et souhaitent de garder le nom de chrétiens. « Nous sommes visiblement arrivés, dit Froude, à une de ces périodes où on règle compte, où les titres établis sont examinés à fond, et les opinions établies éprouvées à nouveau. Dans les branches ordinaires de connaissances et de recherches humaines la mise en question judicieuse des opinions reçues a été regardée comme le signe d'une vitalité scientifique, un principe d'avancement dans la science, la source et la vraie racine du progrès salutaire et du développement. La Providence aurait pu placer la religion dans une sphère plus élevée, et établir sur la terre une autorité vivante et visible qui ne pût pas errer, étant guidée par le Saint-Esprit dans la vérité, et divinement maintenue dans sa possession. L'église catholique romaine se considère comme formant un corps pareil, mais, en rompant avec elle, les chrétiens protestants ont déclaré hautement que ni l'église de Rome, ni eux-mêmes, ni personne sur la terre, n'est exempt de la possibilité d'erreur. Il est de notre devoir aussi bien que de notre droit d'examiner de temps en temps nos remparts intellectuels, d'abandonner les positions que les changements de temps rendent intenables, et d'admettre dans le service du sanctuaire la pleine lumière des progrès scientifiques. » Nous ne devons pas non plus oublier ici le langage cité plus haut du duc de Somerset qui parlant des multitudes de l'église chrétienne déclare qu'elles « doivent ou bien abandonner et rejeter toute pensée religieuse ou appliquer aux documents de la religion révélée le même esprit d'investigation qui a déjà ouvert les sources de l'histoire et étendu le domaine de la science. » Tel est le secret du développement rapide et vraiment effrayant que le scepticisme moderne a pris parmi les chrétiens de la plus haute position intellectuelle. Ils sentent qu'il leur faut pour la vérité religieuse des raisons au moins aussi solides que pour toute autre vérité. Ils sentent et avec raison que le christianisme, en tant que conception théologique repose très

souvent sur des preuves qui ne sauraient satisfaire les besoins intellectuels d'un esprit scientifique indépendant. Les diverses formes de foi anti-chrétiennes maintenant répandues en plusieurs contrées chrétiennes sont au contraire mises en avant au moins avec toutes les apparences de la rigueur vraiment scientifique. Il y a donc là, disent ces gens, sous une forme ou une autre une foi religieuse qui, au moins d'apparence ou d'intention, repose sur une base scientifique rigoureuse, que sans contredit le christianisme ne possède pas, en tant que théologie. Quoi d'étonnant dès lors à ce que le christianisme soit rejeté et telle ou telle forme de croyance anti-chrétienne acceptée par un nombre toujours croissant dans l'église chrétienne d'hommes dont la tournure d'esprit est celle décrite plus haut ? Evidemment le seul remède convenable est de placer au plus tôt le christianisme en présence de tous les autres systèmes de religion, sur une base vraiment scientifique si cela est possible. Si partout les hommes deviennent de plus en plus décidés à pouvoir se rendre scientifiquement compte de la foi religieuse qui est en eux, il faut ou bien qu'on leur montre que le christianisme répond à cette exigence, ou bien qu'on leur permette d'adhérer à un genre de foi qui a l'air d'y répondre. Tout dogme chrétien courant hors d'état d'avancer une raison vraiment scientifique pour réclamer la croyance d'un penseur vraiment cultivé doit renoncer à toute prétention d'être cru par lui.

Mais qu'arrivera-t-il si tel dogme chrétien désireux au contraire de renoncer à toute défense purement théologique se disposait à affronter bravement l'épreuve du monde savant moderne ? Ce fait démontré, cette portion du christianisme au moins prendrait pied aussitôt d'une façon solide dans le monde savant. Dès lors qu'un savant affectât de parler d'un ton protecteur de cette portion du christianisme, ce serait tout à fait comme s'il condescendait à parler avec sympathie de la loi de gravitation. Si quelque homme influent dans les plus hauts parages intellectuels s'avisait de parler avec moquerie de cette portion du christianisme ce serait comme tenter de couvrir de ridicule quelque fait établi en physique. Enfin pour tout le monde entier des

savants, parler désormais de ruiner ce christianisme serait comme dépenser toute son habileté mécanique et toutes les ressources de ses magasins pour renverser un des problèmes les mieux établis d'Euclide. Ici donc s'ouvre un large champ d'activité chrétienne de la plus haute importance dans lequel nos laïques chrétiens doivent entrer immédiatement.

Quel que puisse être le sort de la plus grande partie de la *Théologie chrétienne*, nous ne pensons pas, pour ce qui nous concerne, que la tentative de placer le *christianisme* sur une base vraiment scientifique doive le moins du monde avorter. Au contraire nous avons déjà essayé dans une première étude, d'établir, au moins les miracles de Christ, sur une base aussi ferme dans le solide monde des faits que les batailles de César. Nous ne disons pas que nous ayons réussi dans notre entreprise ; mais nous avons positivement jeté le gant aux savants modernes, les engageant à signaler quelque erreur dans la démonstration sur laquelle s'appuie notre proposition, et jusqu'à maintenant le gant n'a pas été relevé. Plus tard nous examinerons peut-être comment les autres principaux dogmes du christianisme peuvent supporter l'épreuve d'une étude scientifique indépendante. Pour le moment, nous ne sommes tout simplement qu'un théologien de profession et, bien que nous nous tenions toujours prêt à agir en dehors de cette sphère spéciale, comme théologien de profession, nous ne pouvons que préparer un peu la voie en ces matières pour nos laïques chrétiens instruits. Mais si ces derniers entreprennent un jour réellement de placer la foi et le système chrétien sur une base purement scientifique, il ne faut pas qu'il y ait de leur part, — et certainement il n'y aura pas de la nôtre — le moindre air d'incertitude, d'arrière-pensée, d'hésitation. Il faut dire en un mot que chacun des dogmes reçus, pour si sacré et fondamental qu'il soit, est sommé de comparaître au tribunal de la science pour être déclaré vrai ou faux. Pour éviter toute possibilité d'erreur, tout l'examen doit avoir lieu, comme le réclame avec raison Renan, dans un esprit purement séculier et non religieux, suivant la méthode des Grecs, des Musulmans, des Hindous,

hommes étrangers à toute théologie et qui ne songent ni à applaudir, ni à décrier, ni à soutenir, ni à démolir les dogmes. La vérité et rien que la vérité. La vérité non comme conséquence mais comme cause ; la vérité seulement pour de solides raisons ; la vérité, en exposant sans merci toutes les erreurs et tous les sophismes ; la vérité à tout prix et la vérité à tout hasard, tel doit être toujours le seul mot d'ordre. Dès que, après le stage indispensable d'une préparation soignée, la discussion des dogmes chrétiens aura été entreprise par nos laïques chrétiens dans cet esprit vraiment scientifique et dans le simple but de décider au point de vue strictement scientifique jusqu'à quel point ces dogmes sont vrais ou faux, aussitôt nos laïques chrétiens découvriront qu'ils travaillent simplement au même problème que tous les principaux sceptiques modernes ayant un esprit et une tendance vraiment scientifique. Car ces sceptiques ne se proposent point de se débarrasser par tous les moyens possibles de toutes les croyances religieuses par le simple motif qu'elles sont chrétiennes. Au contraire ils se proposent seulement de rejeter toute croyance chrétienne où anti-chrétienne qui ne peut braver la lumière et provoquer plutôt que fuir un examen scientifique courageux. Ils ne demandent point que les dogmes chrétiens soient repoussés par le savant moderne simplement parce qu'ils se trouvent être chrétiens. Au contraire ils se bornent à réclamer ce qui est parfaitement raisonnable que chacun de ces dogmes soit positivement appuyé sur des preuves et des raisonnements semblables à ceux qui réclament notre adhésion aux propositions scientifiques ordinaires, et qu'ils prennent alors ainsi leur place légitime comme partie de la science ; ou bien que l'on accorde franchement que ces dogmes n'ont pas de base scientifique et qu'ils soient ainsi repoussés comme n'ayant rien de commun avec la science. Il est parfaitement vrai qu'en entreprenant de décider à un point de vue strictement scientifique jusqu'à quel point les doctrines chrétiennes sont vraies ou fausses, le laïque chrétien partira de la supposition qu'elles sont vraies, tandis que l'ennemi du christianisme supposera dès le début qu'elles sont fausses, en tant qu'elles affirment



ou impliquent le surnaturel. Mais en même temps il est vrai aussi que dans le débat entre le laïque chrétien et l'anti-chrétien, ni l'un ni l'autre n'auront pour but suprême d'établir à tout prix la vérité de leur opinion, mais uniquement de découvrir jusqu'à quel point l'opinion de chacun et celle de son adversaire sont justes ou fausses. En d'autres termes dénoncer sans merci toute erreur, y compris la sienne propre, signaler toute vérité, y compris celle de son adversaire, voilà le but que poursuivront en commun les laïques chrétiens ou anti-chrétiens.

Et par ce moyen nous en aurons fini avec cette animosité traditionnelle, visant simplement au triomphe d'une opinion religieuse donnée, vraie ou fausse, qui n'a guère réussi qu'à rendre le mot de religion presque synonyme de cri de guerre, à amener, hélas ! plus d'un de ces prétendus chercheurs religieux, orthodoxe ou incrédule, à n'être guère plus qu'un homme de parti des plus vulgaires dans une grossière querelle religieuse. En un mot par l'expédient proposé la religion serait aussitôt enlevée à cette région vulgaire et obscure de la lutte passionnée et partielle ; les recherches religieuses participeraient de la dignité, du calme, de la sincérité que demande leur importance ; et tout chercheur religieux sincère reconnaîtrait immédiatement dans tous les autres chercheurs religieux sérieux, orthodoxes ou incrédules, une fraternité commune de chercheurs de la vérité.

Et dans le sein d'une pareille communauté fraternelle, comprenant tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité religieuse, orthodoxes ou incrédules, on devrait de fait comme de sentiment s'entr'aider pour dénoncer l'erreur qu'on se propose d'éviter, pour découvrir la vérité que l'on poursuit d'une égale ardeur.

A ce point de vue-là, honneur soit rendu à ces publicistes américains qui donnent chez nous une libre circulation, sous forme de volumes ou autrement, aux plus intrépides idées anti-chrétiennes d'outre-mer ; honneur aussi à ces savants américains qui oralement ou par écrit commencent déjà réellement à obliger les plus sérieux, les plus honnêtes penseurs

chrétiens à entreprendre bravement l'examen scientifique libre et indépendant des doctrines chrétiennes généralement reçues. Que le combat maintenant s'engage loyalement et carrément sur chaque grand champ de bataille, et sur chacun des points fondamentaux des questions débattues. Que sans crainte ni protection le christianisme s'avance hardiment, prêt à entrer en lutte ouverte et honnête avec toute forme anti-chrétienne de foi qui s'affiche aujourd'hui au nom de la pensée et de la culture moderne pour le supplanter. Si ces formes-là comparées à lui se trouvent reposer sur une base scientifique, reconnaissons la vérité; si s'est lui au contraire qui se trouve avoir une base réellement scientifique reconnaissons aussi la vérité. Aussi sûrement qu'il se trouvera posséder cette base, aussi sûrement il reconquerra une autorité plus grande encore que jadis sur toutes les âmes élevées des pays chrétiens. S'il en était autrement il faudrait que ses amis mêmes augurassent autrement aussi de son avenir.

---